

Campagne de crimée [fin]

Autor(en): **Todleben**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **9 (1864)**

Heft 19

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-347331>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le président Lincoln a ordonné un jour d'actions de grâces pour ces succès.

Farragut et Granger font de grands préparatifs pour l'attaque de Mobile.

— Une correspondance récente de la Nouvelle-Orléans parlait dernièrement de l'arrestation d'individus qui organisaient en cette ville une expédition pour défendre Juarez contre les Français. Les personnes arrêtées appartiennent à une association établie depuis peu à la Nouvelle-Orléans, laquelle a ses serments, sa constitution, ses règlements, la liste de ses officiers et de ses membres. Tout cela a été imprimé. L'ordre se reconnaît par les lettres initiales D. M. D., ou « *defenders of the Monroe doctrine.* »

Au moment où quelques-uns des chefs de cette association ont été arrêtés, la société comptait déjà 300 membres, parmi lesquels un membre de l'état-major du général Banks et plusieurs officiers de l'armée des Etats-Unis. Un certain nombre de navires destinés à porter la première expédition sur les côtes du Mexique ont été saisis par ordre du gouvernement.

CAMPAGNE DE CRIMÉE,

d'après le général Todleben.

(Fin.)

« En ce qui concerne la ligne de défense, dit le général Todleben, « la partie comprise entre les bastions nos 5 et 7 pouvait être considérée comme se trouvant jusqu'à un certain point, garantie contre « une attaque de vive force, tandis que le surplus de cette ligne, depuis le bastion n° 5 jusqu'à la baie du Carénage (où s'appuyait le bastion n° 1), ne présentait, sur une étendue de 5,300 mètres, qu'une « faible résistance *et pouvait être aisément forcée.* »

Cette ligne de défense présentait même, sur la Karabelnaïa, entre le bastion 3 (grand Redan) et le bastion n° 1, des intervalles de plusieurs centaines de mètres *entièrement ouverts!*

Le 27 septembre, la ville du Sud était défendue par 16 mille combattants et 32 bouches à feu de campagne. Sur les 23 bataillons dont se composait cette garnison, 16 avaient été formés par la flotte.

Au nord, il ne restait en tout que 3,500 hommes, et à bord des navires il n'y avait plus que 3,000 matelots.

Les communications entre le nord et le sud étaient très difficiles, ce qui maintenait les deux garnisons dans un isolement forcé et les empêchait, en cas d'assaut de se soutenir l'une l'autre. Les commu-

nications n'offraient pas moins de difficultés entre les deux parties du sud, séparées par la baie, c'est-à-dire entre les défenseurs de la ville proprement dite et ceux du faubourg Karabelnaïa, où se trouvaient la plupart des bâtiments militaires.

Les troupes n'avaient pas d'abri contre les feux verticaux et elles étaient imparfaitement couvertes contre les feux directs de l'ennemi. Les réserves étaient vues des hauteurs voisines qui dominaient les ouvrages de 50 à 150 pieds. Enfin, les servants des batteries à barbette étaient très exposés à l'artillerie et à la mousqueterie.

Telle était la situation de Sébastopol le jour où le général Bosquet fit une reconnaissance offensive avec deux divisions françaises et deux divisions anglaises. Les chefs des deux armées et les commandants du génie et de l'artillerie accompagnaient cette reconnaissance. Si elle avait été faite à fond, et si les alliés s'y étaient pris à temps, pour être bien renseignés sur l'état de la place, ils auraient, sans doute, attaqué Sébastopol de vive force dès le lendemain. Mais trompés par les apparences et peut-être aussi un peu déroutés par le départ du général Saint-Arnaud (qui mourut le 29 septembre), les généraux Canrobert et Raglan se décidèrent à commencer un siège en règle.

Les Russes étaient loin de croire à une semblable résolution. Tous au contraire, dans la place, attendaient d'un moment à l'autre une attaque de vive force.

« Dans la matinée du 27, dit le général Todleben, le clergé fit une procession avec la croix et l'eau bénite le long de la ligne de défense.

« Korniloff, en parcourant à cheval l'enceinte fortifiée, haranguait les troupes et cherchait à exciter leur courage.

« Enfants, leur disait-il, nous devons nous battre contre l'ennemi jusqu'à la dernière extrémité, chacun de nous doit mourir sur place plutôt que de reculer. Tuez celui qui osera parler de battre en retraite ! Moi-même, tuez-moi, si je vous l'ordonne !

« Cependant, ajoute Todleben, ni l'exaltation des troupes, ni leur résolution de se battre jusqu'à la dernière extrémité, n'auraient pu sauver Sébastopol, si l'ennemi l'eût attaqué immédiatement après son passage de la Tchernaiä. »

Tout le monde déploya, dans ce moment critique, une énergie vraiment prodigieuse. Stimulées par l'exemple de l'héroïque Korniloff et de l'actif Todleben la population et l'armée travaillèrent nuit et jour aux ouvrages de défense. On y employa même les prisonniers, les femmes et les enfants.

Menchikoff eut la certitude, le 28, que les alliés avaient tourné

Sébastopol. Il leva son camp de Baktchisarai et se dirigea vers le nord de la place, où il arriva le 30. Dès lors, la garnison fut portée à 24 mille hommes, et l'artillerie de campagne à 32 bouches à feu.

La lenteur et l'inaction des alliés ayant donné aux Russes la conviction qu'ils avaient renoncé à une attaque de vive force, le colonel Todleben prit ses mesures pour mettre la place en état de résister à un bombardement ; dans ce but, il modifia la direction des embrasures et dirigea le plus de pièces possibles sur les hauteurs où l'ennemi pouvait établir des batteries.

Le 10 octobre au matin, les Russes virent que les Français avaient ouvert la tranchée et ce fut une grande joie dans la ville. On était certain, dès lors, de gagner du temps et d'éloigner la crise finale. « Tout le monde, dit Todleben, se réjouissait de cet heureux événement ; on s'en adressait de mutuelles félicitations ; car chacun y voyait une garantie de succès et l'espoir que la ville serait sauvée. »

Ici la relation de la défense présente un véritable intérêt pour les officiers du génie. Le colonel Todleben y donne les plus grands détails sur les travaux de fortification et d'armement qui furent exécutés jusqu'au 17 octobre, jour du premier bombardement des alliés. Le manque de terre, de bois de fascinage et de clayonnage rendirent la construction des batteries extrêmement difficile, et obligèrent les artilleurs à faire usage de toute espèce de matériaux pour soutenir les joues des embrasures.

La garnison comptait alors 32,000 hommes avec 28 bouches à feu de campagne, et l'armement s'élevait dans la partie sud à 305 pièces de place (approvisionnées à 150 coups dont 30 avec boîtes à balles), non compris 5 gros mortiers et 31 petits mortiers. « Mais nonobstant le renforcement important de la garnison, dit Todleben, Sébastopol se trouvait encore à cette époque loin d'être dans un état tel qu'on n'eût pas à craindre pour la ville les conséquences d'une attaque de vive force. »

Le bombardement du 17 octobre fut ouvert du côté de terre par 49 pièces françaises dont 8 mortiers et 71 pièces anglaises dont 10 mortiers, et du côté de la mer par 746 pièces en bordée de l'escadre française et 528 pièces en bordée de l'escadre anglaise.

Bien que ces dernières pièces, au nombre de 1,274, ne fussent combattues que par 152 pièces des batteries de la rade dont 47 seulement casematées et tirant par embrasures, les escadres durent se retirer après 5 heures de combat, avec de grandes avaries et une perte de 520 hommes, tués et blessés. Les Russes eurent 138 hommes hors de combat, 29 pièces en barbette démontées et 10 affûts endommagés. Aucun des projectiles des alliés n'avait percé les murs des

forts Constantin et Alexandre, contre lesquels les escadres avaient dirigé les plus grosses pièces, et aucune des bouches à feu placées dans les casemates n'avait été mise hors de service. Todleben évalué à 16,000 le nombre de coups de canon tirés par les batteries de côté et à 50,000 environ celui des coups tirés par la flotte.

Le bombardement du côté de terre fut commencé à six heures et demie du matin, par 49 pièces françaises et 71 pièces anglaises.

Après quatre heures de combat, les batteries françaises, auxquelles furent opposés 64 canons russes, durent suspendre leur feu, parce que deux magasins à poudre et un dépôt de projectiles avaient sauté, et que 14 pièces étaient hors de service. Cet échec provenait de ce que les Français, en réunissant leurs batteries en un seul groupe, avaient permis aux Russes de les envelopper et de les écraser sous un feu convergent.

Les Anglais qui avaient évité cette faute et tiré un meilleur parti du terrain, obtinrent ainsi un meilleur résultat. Il est vrai qu'aux 71 pièces de gros calibre qui armaient leurs batteries, les Russes ne purent opposer que 54 pièces de calibre inférieur, placées dans des conditions moins avantageuses.

Quoi qu'il en soit, les batteries anglaises détruisirent les défenses du bastion n° 3 (grand Redan) et rasèrent complètement l'étage supérieur de la tour Malakoff. Elles réduisirent au silence 30 pièces russes et n'eurent, de leur côté, que 8 pièces hors de combat.

Les alliés auraient pu profiter de ce succès en faisant avancer leurs colonnes, tenues prêtes depuis le matin, dans la prévision que le bombardement produirait un résultat favorable à une attaque de vive force. Mais ici encore ils manquèrent une très belle occasion de prendre la place, car, d'après le témoignage de Todleben, « la destruction du « bastion n° 3 et l'épaisse fumée qui couvrait le terrain auraient permis une attaque sur la Karabelnaïa, où il s'agissait de vaincre, sur « un terrain découvert, 8,000 hommes de troupes dépourvus de « moyens de retraite et ne pouvant recevoir de renforts. »

Le bombardement du côté de terre coûta aux alliés 348 hommes. Les Russes qui, pour être en mesure de résister à un assaut, avaient dû tenir leurs réserves près des ouvrages, perdirent 1,112 hommes, et eurent 26 pièces démontées. Les premiers tirèrent 9,000 projectiles et les derniers environ 20,000.

La perte la plus sensible pour la défense fut celle de l'amiral Korniloff, frappé d'un coup mortel sur le mamelon Malakoff.

Le 25 octobre, Menchikoff, ayant reçu des renforts de l'intérieur

de la Russie, voulut profiter de cet avantage pour attaquer les alliés sur leurs derrières, dans la direction de Balaclava.

En conséquence, le général Liprandi, à la tête de 16,000 hommes et de 40 pièces de canons, reçut l'ordre d'assaillir les Anglais qui occupaient une position beaucoup trop étendue. Il devait, en cas de succès, s'emparer du port de Balaclava et prendre possession du terrain et des lignes qui couvraient la droite des alliés. Mais, écrasé par des forces supérieures, Liprandi ne put que s'emparer des redoutes de Kadikoï, défendues par les Turcs, et occuper, sur la rive gauche de la Tchernaiâ, à 2,000 mètres de Balaclava, une position d'où il menaçait fortement la base d'opération des Anglais. S'il avait eu plus de troupes ou si Menchikoff lui avait envoyé du renfort, Balaclava aurait pu tomber entre les mains des Russes. Les pertes des alliés s'élevèrent à 598 hommes et celles des Russes à 40 officiers et 587 soldats.

Après le bombardement du 17 octobre, les alliés étendirent graduellement leurs tranchées et leurs batteries. L'attaque des Français était dirigée sur le *bastion du Mât* (n° 4) et celle des Anglais sur le *grand Redan* (n° 3).

Le général Todleben qui, par des reconnaissances exécutées la nuit avec beaucoup d'habileté et de témérité, savait à peu près jour par jour ce que faisait l'ennemi, prenait toutes les mesures nécessaires pour prévenir et neutraliser l'effet des travaux d'attaque. La place se complétait ainsi et se perfectionnait à mesure que les alliés avançaient, et c'est dans l'art de comprendre et d'appliquer de la sorte les principes généraux de la défense des places que le célèbre ingénieur russe a surtout excellé. « Aussitôt, dit-il, qu'on remarquait qu'en quelque « endroit les remblais des tranchées recevaient plus d'épaisseur, ce « qui était une preuve que l'assiégeant voulait y établir des batteries, « nous procédions immédiatement à la construction de nouveaux ou- « vrages, ou nous nous occupions à modifier les embrasures des bat- « teries existantes, afin de conserver autant que possible un juste « équilibre dans la lutte de notre artillerie contre celle de l'ennemi. « C'est ainsi que l'assiégé s'attachait énergiquement à paralyser et à « prévenir les efforts déployés par l'assiégeant pour acquérir une su- « périorité décisive sur l'artillerie de notre ligne de défense. »

Bientôt les batteries françaises prirent un ascendant si marqué sur celles du *bastion du Mât*, que les travaux d'approche furent poussés jusqu'à 135 mètres du fossé. Ce bastion offrait alors très peu de résistance, n'ayant qu'un rempart de 12 pieds de hauteur, un fossé de 6 pieds de profondeur moyenne et une garnison de 6 compagnies, dont 2 en réserve. Selon Todleben, un assaut contre cet ouvrage « eût présenté toutes les chances possibles de succès. » Or, une fois

maîtres du bastion du Mât, les Français s'y seraient retranchés, et la défense ultérieure de Sébastopol fût devenue « presque impossible. »

Vers le 4 octobre, toutes les mesures étaient prises du côté des alliés pour donner prochainement l'assaut à la place.

Le prince Menchikoff ayant été informé de cette circonstance et voulant profiter de ses renforts nouvellement arrivés pour forcer l'ennemi à lever le siège, résolut de faire une grande attaque sur la droite des Anglais. Les forces russes, dans la place et dans les environs, s'élevaient alors à 100,000 hommes, non compris les équipages de la flotte. Les alliés n'avaient en ce moment que 70,894 hommes.

Le corps d'observation, sous Bosquet, s'élevait à 26,791 hommes, et le corps de siège à 35,015.

Menchikoff ordonna à la colonne du général Soïmonoff, forte de 18,929 hommes, de sortir de la place entre les bastions n° 1 et n° 2, et d'aborder de front l'aile droite du corps de siège établi sur le mont Sapoune. Cette aile se composait alors de la 2^{me} division, sous les ordres de Pennefather, forte de 4,389 hommes; elle était soutenue, en arrière, par la division légère de Brown, forte de 4,385 hommes, et par la brigade Bentinck, forte de 2,811 hommes.

L'attaque de Soïmonoff devait être secondée par la colonne Pavloff, forte de 15,806 hommes, qui avait ordre de passer la Tchernaiïa et d'attaquer le flanc droit des Anglais.

Pendant cette double attaque, dont la direction était confiée au général Dannenberg, le prince Gortchakoff, à la tête du corps de Liprandi, établi sur le Tchorgoune, devait faire une démonstration vers Balacava, pour attirer de ce côté le corps d'observation français; en même temps une colonne de 3,075 hommes, fournie par la garnison, devait faire une sortie contre les attaques de gauche.

Le but du général en chef était d'occuper la partie orientale du plateau de Chersonèse où, tout au moins, de prendre pied sur les hauteurs qui dominant les deux côtés du ravin du Carénage. L'occupation de ces hauteurs aurait eu pour résultat de soustraire la partie orientale (faubourg Karabelnaïa) aux atteintes de l'ennemi et de relier la garnison à l'armée du prince Menchikoff; peut-être même eût-elle forcé les alliés à lever le siège.

Le prince Menchikoff entendait que Soïmonoff traversât le ravin du Carénage à six heures du matin, et qu'il occupât les hauteurs en face de la position des Anglais pour rendre libre le chemin que le détachement du général Pavloff avait ordre de suivre après avoir traversé la digue d'Inkermann (longue d'environ 1,000 mètres) et le pont de la Tchernaiïa.

Il est évident que dans la pensée du prince, l'attaque de Soïmonoff

contre les Anglais devait être immédiatement appuyée par le général Pavloff. A cause de la grande supériorité numérique de ses forces, Menchikoff pouvait espérer que les Anglais seraient rejetés en arrière, et que pendant le mouvement en avant des troupes russes, l'ennemi découvrirait la route la plus rapprochée, conduisant des hauteurs Fédioukhine au mont Sapoune. Dès lors, le prince Gortchakoff aurait pu gravir avec son détachement le mont Sapoune, et toute l'armée russe se serait trouvée réunie sur le plateau d'Inkermann pour repousser l'attaque des Français.

Cependant, pour n'avoir à combattre au début de la bataille que l'armée anglaise, il était nécessaire de tenir les Français à distance. C'est dans ce but que le prince Menchikoff ordonna de diriger de la place une sortie contre le flanc gauche des travaux de siège des Français, en même temps qu'il prescrivait au prince Gortchakoff d'appuyer l'attaque générale pour détourner les forces de l'ennemi, et tâcher de s'emparer d'une des montées du mont Sapoune.

Ces dispositions aboutirent à la bataille d'Inkermann, dont le cadre restreint de ce travail ne nous permet pas de faire le récit.

Dans cette célèbre bataille, les Russes eurent la supériorité du nombre ; mais le terrain étroit, aux abords escarpés, sur lequel ils combattirent, ne leur permit pas de tirer grand parti de cet avantage.

Leurs troupes furent, du reste, mal engagées, et l'artillerie commit la faute inconcevable de s'établir sur le mont des Cosaques, au lieu d'accompagner les troupes et de coopérer avec elles. Il résulta de cette faute que l'infanterie ne fut presque pas soutenue, et que les mouvements ultérieurs des lignes russes masquèrent le feu des pièces, événement qui, on peut le prédire, se répétera souvent dans les guerres futures avec l'artillerie rayée de campagne, et ses prétentions de tir à grande distance.

Mais, de toutes les fautes commises du côté des Russes, la plus grave fut celle d'avoir laissé dans l'inaction le corps de Gortschakoff, à Tchorgoune, composé de plus de 22 mille hommes d'excellentes troupes. Son intervention se borna à une canonnade éloignée qui ne blessa *pas un seul* homme dans le camp des Français et qui lui procura 15 blessés.

Les Russes perdirent à Inkermann 6 généraux, 256 officiers et 10,467 soldats, sur un effectif de 34,835 hommes engagés. La sortie faite par la garnison contre la gauche des Français leur coûta 23 officiers et 1,071 soldats, et la démonstration du corps de Gortchakoff, 15 hommes seulement.

Les Français eurent 2 généraux, 119 officiers et 1,680 soldats hors de combat ; les Anglais 9 généraux, 144 officiers et 2,429 soldats.

L'exhibition de forces que firent les Russes le jour de la bataille engagea les alliés à abandonner le projet d'attaque de vive force qu'ils avaient conçu. A ce point de vue, la journée d'Inkermann, quoique perdue par les Russes, fut très utile à la défense, qui redoutait extrêmement un assaut dont, heureusement pour elle, l'ennemi continuait à s'exagérer les difficultés, ainsi que le prouve la relation du général Niel (p. 98).

A partir de ce moment, les alliés, décidés à attendre de nouveaux renforts, se tinrent, pour ainsi dire, sur la défensive. Ils établirent des redoutes sur le mont Sapoune pour couvrir leur droite, et renforcèrent la ligne de circonvallation (de 20 kilomètres de longueur), qui, du champ de bataille d'Inkermann, s'étendait jusqu'à Balaclava.

Le 14 novembre, la ville du Sud était armée de 494 bouches à feu, dont 159 du calibre de 12 et de 6 ; 240 pièces tiraient alors contre les batteries de l'attaque, armées de 149 canons. Ce nombre s'accrut pendant l'hiver, de telle sorte, qu'au 21 février 1855, l'armement se composait de 700 bouches à feu, non compris les mortiers.

Le colonel Todleben mit à profit le temps que lui laissaient les alliés, pour compléter les travaux de la place. Déjà précédemment, il s'était appliqué à assurer la défense successive de la position en accumulant des batteries et des tranchées derrière les bastions les plus menacés. Il avait également établi des barricades, armées de canons, dans les rues de la ville. Pendant l'hiver, il intercala dans la ligne des fortifications plusieurs ouvrages de défense indépendante ; il ferma à la gorge les bastions nos 2 et 3, et l'ouvrage Malakoff, ce qui, par parenthèse, n'est pas ce qu'il fit de mieux, ou du moins ce qu'il aurait dû faire dès que la défense eût assez de troupes pour *manœuvrer* dans ces ouvrages et non plus seulement pour y cloîtrer des garnisons. Il construisait une grande redoute derrière le bastion n° 4, une autre derrière le bastion n° 5, et une troisième derrière la courtine qui reliait ce bastion au bastion n° 6. Enfin, pour augmenter les forces morales de la garnison et compléter l'organisation de la défense intérieure, il organisa un réduit défensif dans la ville et un réduit semblable dans le faubourg Karahelnaïa. Le premier se composait des bastions nos 7 et 8, fermés en arrière par un mur de gorge, par des retranchements et par des batteries ; et le second n'était autre que la caserne de la marine rendue défensive.

Le général Todleben donne, dans son ouvrage, des détails précieux sur l'organisation des divers services de défense et dont on ne saurait trop recommander l'étude minutieuse aux officiers de notre génie suisse.

Il dépeint également, avec beaucoup de vérité, les misères qui assaillirent les deux armées pendant le rude hiver de 1854 à 1855. A cette occasion, il signale les vices de l'organisation et du recrutement de l'armée anglaise, laquelle se tira plus mal d'affaire et fit beaucoup plus de pertes que l'armée française. A la fin de décembre, sa division de cavalerie légère était réduite à 60 chevaux !

L'armée russe était mieux logée que celle des alliés, mais moins bien approvisionnée. Le service des vivres laissait beaucoup à désirer et les convois de l'extérieur n'arrivaient que très difficilement. Pour suppléer aux pelisses que l'on attendait à l'entrée de l'hiver et qui ne furent expédiées qu'à la fin des gelées, il fallut donner aux soldats des manteaux en paille et en nattes.

Il y a loin de là aux « *ressources inépuisables* » que prête le général Niel aux Russes, pour justifier la résolution que prirent les alliés, après la bataille d'Inkermann, de continuer les travaux d'approche et d'attendre des renforts, avant de donner l'assaut.

Pendant l'hiver, les cheminements n'avancèrent que lentement. Pour les entraver autant que possible, le général Todleben commença une série de travaux extérieurs appelés *embuscades et logements*, au moyen desquels il marchait à la rencontre de l'ennemi et établissait ses tirailleurs à petite portée de fusil des batteries de l'attaque. Ces cheminements, que les ingénieurs appellent des *contre-approches*, ne furent jamais employés d'une manière aussi générale ni aussi judicieuse. Ils rendirent les plus grands services à la défense et causèrent des pertes sensibles aux assiégeants. Les généraux français et anglais sont unanimes sur ce point, et ce n'est pas un des moindres titres du général Todleben d'avoir si bien compris le rôle des travaux de défense active auxquels les Russes peuvent attribuer leurs plus beaux succès.

Non moins d'activité fut déployée dans la construction et dans l'emploi des contre-mines. Le général Niel ne lui a pas rendu justice sous ce rapport. Lorsque ce général aura lu les détails que donne la relation de la défense et les considérations que fait valoir Todleben en faveur de ses travaux de contre-mine, il modifiera certainement quelques-unes de ses appréciations. Sur ce point comme sur d'autres, l'impartiale relation de la défense dissipera bien des erreurs et bien des préventions.

Le général Todleben ne possédait aucun des éléments nécessaires pour entamer avec succès la guerre des mines ; hommes spéciaux, outils, matériaux, ventilateurs, tout lui faisait défaut. Il ne s'était pas attendu, du reste, à devoir soutenir une guerre souterraine. Lorsque, le 3 novembre, on vint lui dire que les mineurs entendaient un bruit

sourd provenant, croyait-on, du travail des mineurs français, son premier mouvement fut de douter. « Vu la faiblesse extrême du bastion « du Mât, dit-il, qui n'était nullement garanti contre les conséquences « d'un assaut, il n'était guère supposable que l'ennemi voulût s'ex- « poser, de plein gré, à toutes les vicissitudes et aux lenteurs de la « guerre des mines, et renoncer à un assaut qui lui présentait alors « toutes les chances possibles de succès. »

Il est de règle, dans l'attaque des places, de n'ouvrir la mine que devant des ouvrages qu'on ne peut pas enlever de vive force. Les Français, en péchant contre cette règle, commirent une faute qui eut pour résultat de traîner le siège en longueur. En effet, comme les travaux d'approche devant le bastion du Mât étaient subordonnés aux progrès de la guerre des mines, ils n'avancèrent que de 87 mètres, du 20 novembre 1854 au 15 avril 1855, et que de 45 mètres du 15 avril au 8 septembre ; c'est-à-dire que, sur ce point, les Français ne se rapprochèrent de la place que de 132 mètres en dix mois, tandis que devant l'ouvrage Malakoff, où les sapes marchaient sans être appuyées par la mine, ils avancèrent de 950 mètres en trois mois, du 7 juin au 8 septembre !

Ici se termine la première partie de la relation de M. Todleben. La dernière partie, qui traitera des trois attaques des alliés (Anglais au centre, Français aux deux extrémités) sur un front de 7 kilomètres, et des assauts du 18 juin et du 8 septembre sera plus intéressante encore. Elle paraîtra, dit-on, dans le courant de l'hiver prochain.

NOUVELLES ET CHRONIQUE.

Aux indications de notre dernier numéro, nous ajouterons, sur la manière dont les troupes d'occupation de Genève sont organisées, les détails suivants :

Commandant de la brigade, M. Barmann, colonel fédéral, de St-Maurice ; adjudants d'état-major, les capitaines Solioz, de Sion ; Emery, de Lausanne, et Droz, de Renan. Commandant de place, le lieutenant-colonel Amstutz, de Berne ; adjudant de place, le capitaine Sac, de Neuchâtel. Commissaire des guerres, le major Magnin, de Coppet ; adjoint, le lieutenant Demole, de Genève. Secrétaire d'état-major, Bury, Samuel, juge d'instruction, à Lausanne.

Troupes entrées : le 23 août, le bataillon n° 46, Vaud, commandant Baud, 787 hommes ; le 23 août, la compagnie de carabiniers n° 76, Vaud, capitaine Besson, 83 hommes ; le 24 août, la compagnie de carabiniers n° 3, Vaud, capitaine Bonnard, 85 hommes ; le 24 août, le bataillon n° 45, Vaud, commandant Groux, 789 hommes ; le 31 août, le bataillon n° 36, Berne, commandant Howald, 705